

LE FUTUR DE L'AUTONOMIE DE L'INDIVIDU. POLITIQUE ET NIHILISME LECTURE PHILOSOPHIQUE ET THÉOLOGIQUE

PAUL VALADIER SJ

Centre Sèvres- Facultés jésuites de Paris

RESUM: Paul Valadier investiga, en aquest article, la lògica i els fonaments de l'individualisme i explora, a la vegada, les conseqüències que té en la societat postmoderna. Proposa les possibilitats d'una nova concepció de l'autonomia de l'individu enllaçant la tradició modern i la teologia catòlica.

PARAULES CLAU: Autonomia, nihilisme, individualisme

**The future of the autonomy of the individual.
Politics and nihilism.**

Philosophical and theological vision

ABSTRACT: In this article, Paul Valadier looks into the logics and foundations of individualism and examines, at the same time, the consequences on postmodern society. He proposes the possibilities of a new concept of the autonomy of the individual by linking modern tradition and Catholic theology.

KEY-WORDS: autonomy, nihilism, individualism

325

Le titre de cet exposé plonge dans la perplexité. Il recouvre beaucoup de sujets très divers, et même il propose des approches elles-mêmes contrastées puisqu'il ambitionne de parler autant de philosophie que de théologie. Il se peut aussi que le plus embarrassant se trouve dans le «futurisme» qu'il implique aussi. Comment anticiper l'avenir dans un tel domaine ? Ne risque-t-on pas de se tromper lourdement dans des anticipations imaginaires que les évolutions toujours improbables de nos sociétés, et donc de l'individu lui-même, ont toutes chances de rendre caduques ? Aussi bien mon ambition ne consiste-t-elle pas à prévoir, mais à analyser une tendance longue concernant le statut de l'individu et de son autonomie. La thèse, si thèse il y a, que je voudrais défendre, tient en quelques mots : il est possible de repérer **une sorte de logique** imparable de l'emprise de l'individualisme qui a des racines lointaines et qui ne cesse d'envahir ou de toucher

des domaines toujours nouveaux qui semblaient d'abord soustraits à la marque de cet individualisme ; on peut sans doute en conclure que cette logique n'a nullement fini de produire ses effets, heureux ou malheureux, sans que nous puissions encore imaginer quels ils seront. Je vais donc tenter de mettre à jour une telle logique d'une autonomie toujours plus envahissante de l'individu, pour interroger ensuite cette logique dans ses effets et surtout m'interroger : s'agit-il d'une logique maîtrisable ou d'une fatalité incoercible ? Enfin je poserai la question de savoir dans quelle mesure le christianisme a lui-même contribué à la mise en place d'une telle logique et surtout s'il a en lui-même les ressources pour infléchir, corriger, amender une telle logique.

Logique de l'individualisme

La montée en puissance de l'individu et de son autonomie n'est certainement pas une mode transitoire ou une manière de faire passagère. S'il en était ainsi, il ne serait guère utile de s'attacher à analyser un tel phénomène, et l'on pourrait le classer parmi ces épiphénomènes qui n'ont pas à retenir l'attention ni du philosophe ni du théologien. Or porter une telle appréciation serait très certainement une lourde erreur ou un aveuglement sur les tendances de longue durée qui travaillent secrètement nos sociétés européennes et américaines, du Nord comme du Sud, avec évidemment des accents particuliers, des résistances qui tiennent aux héritages et aux traditions, à la diversité des peuples, à leur caractère qui les rend plus ou moins imperméables aux grandes mouvements de fonds de nos civilisations. Je vais donc parler de manière très générale, quitte à ce que la discussion apporte les nuances, voire les contradictions nécessaires pour le cas du Brésil.

Plutôt que de phénomène passager, il vaut mieux envisager le développement de l'autonomie de l'individu selon une logique forte, d'abord insensible, puis de plus en plus envahissante. Logique qui a de lointaines racines imperceptibles, mais capables de produire par ondes de choc successives, des effets inattendus dans toutes les sphères de l'existence humaine, de même que cette logique touche tous les peuples progressivement, mais inéluctablement. Une logique part d'un principe simple et rigoureux qui déploie ses conséquences sur le long terme; elle produit cette «révolution tranquille et irrésistible» dont parlait Alexis de Tocqueville à propos de l'avènement de la démocratie, au point qu'il y décelait «un fait providentiel» ou «un fait générateur» (dans *De la démocratie en Amérique*, 1^{er} tome. 1835).

Fait qui engendre des conséquences indépendamment même des volontés singulières ou collectives, sorte de «ruse de la raison», si l'on veut, qui déploie ses effets sur des sphères toujours plus vastes de l'existence humaine. Fait dont on ne peut pas non plus attribuer la source à une cause unique et dans lequel, encore moins, on ne doit voir un complot ou la méchanceté d'un «malin génie», une coalition bien organisée contre les traditions ou les religions. Logique qui provoque rien de moins que l'avènement de l'individu à lui-même, considéré en quelque sorte hors cadres sociaux et traditionnels, valorisé comme tel, loin des perspectives holistes dominantes dans les sociétés dites traditionnelles où l'individu ne se comprenait que comme pierre dans un édifice, ainsi que Nietzsche admire le cas dans de telles sociétés (*Le Gai Savoir* § 356). Le décèlement de la pierre hors de l'édifice au point que la partie puisse se penser isolément et à partir d'elle-même, ne s'est pas opéré en un jour. Tout s'est passé comme si une fois affirmée le principe de la subjectivité comme réflexion de soi et sur soi, ce principe n'ait cessé d'être agissant. Il engendre une logique, celle de l'individualisme justement.

S'il était besoin d'une définition, on pourrait s'appuyer sur celle d'Alexis de Tocqueville qui la décrit comme trait caractéristique d'une société démocratique et essentiellement sous l'angle politique (ce qui implique aussi la limitation de son regard). Ainsi dans *De la démocratie* (2^{ème} tome, 2^{ème} partie, ch. 2. Pléiade, II, p. 612. 1840) écrit-il : «l'individualisme est un sentiment réfléchi et paisible qui dispose chaque citoyen à s'isoler de la masse de ses semblables et à se retirer à l'écart avec sa famille et ses amis ; de telle sorte que, après s'être ainsi créé une petite société à son image, il abandonne volontiers la grande société à elle-même». Distingué de l'égoïsme qui est un «vice» naissant d'un «instinct aveugle», l'individualisme est lié à l'«égalité des conditions», c'est-à-dire à la recherche d'une valorisation de soi dans le refus d'accepter une société hiérarchique, inégalitaire, fixant à chacun sa place dans un grand ensemble ainsi que dans la lignée des traditions. Valorisation dont Tocqueville estime qu'elle ne peut que «se développer à mesure que les conditions s'égalisent», au point que l'individualisme s'inscrit dans une soif d'égalité qui ne peut pas trouver de terme ou de satisfaction qui arrêterait le processus. Si d'un côté il signifie le retrait par rapport à la grande société (une sorte de dépolitisation par conséquent), il engendre d'un autre et en même temps, une rivalité de chacun avec chacun qui installe durablement une société démocratique dans l'insatisfaction, dans la rivalité mimétique, dans la quête d'une égalité de chacun avec chacun impossible à atteindre. D'où aussi l'inquiétude de Tocqueville car si distinct soit-il

de l'égoïsme, l'individualisme va finir par «s'absorber dans l'égoïsme» et par provoquer une instabilité sociale permanente.

Bien que Tocqueville rattache essentiellement cette autonomie de l'individu à la société démocratique (et singulièrement à la société qu'il observe aux Etats-Unis), il faut bien voir que ce phénomène a des racines philosophiques lointaines, et donc qu'il n'est pas lié seulement à la démocratie et encore moins aux seuls Etats-Unis. Pour le comprendre dans toute sa radicalité, il faut le rattacher à **l'avènement de la subjectivité moderne**. Or celle-ci peut trouver une expression presque parfaite chez Descartes avec la mise en valeur d'un *cogito* capable de faire retour sur soi et de découvrir *en lui-même* les évidences nécessaires aux démarches de la pensée. Il va de soi que la démarche du Cogito cartésien accompagne et justifie les procédures et méthodes des sciences expérimentales: la découverte d'un cosmos infini, mathématisable, non plus lieu ou source de sagesse, constitue l'arrière-fond de la naissance de la subjectivité. Hannah Arendt fait bien apparaître ce renvoi à la subjectivité avec le développement des sciences expérimentales quand elle écrit: «les hommes modernes n'ont pas été rejetés du monde – ils ont été rejetés en eux-mêmes» (*Humain Condition* § 35). Le cosmos étant devenu cet «espace infini» qui effraie Pascal (*Pensées* 201), l'individu est donc renvoyé à l'interrogation sur soi qui, chez Descartes, prend un tour, pourrait-on dire, rassurant et heureux, alors que chez Pascal il s'inscrit dans une démarche inquiète et tragique. Ce qui marque de manière caractéristique cet avènement de la subjectivité, donc de l'individu: par un côté triomphe d'une pensée capable d'embrasser l'univers, par un autre désarroi d'un sujet renvoyé à sa solitude et à son angoisse. On pourrait d'ailleurs trouver une démarche analogue sur le plan théologique avec Luther: lui non plus ne peut pas s'appuyer sur une tradition religieuse qui l'étouffe, mais il va expérimenter dans une démarche existentielle et individuelle le salut par la foi seule, c'est-à-dire dans un vis-à-vis avec Dieu ou dans la découverte stupéfaite d'une élection gracieuse, censée arracher l'individu à son angoisse et à son péché. Découverte ici encore qui «sauve» l'individu, mais sur fond d'une angoisse existentielle dans la perception d'un péché ou d'une impuissance dont l'homme ne peut pas se défaire de lui-même.

Or la subjectivité comme prise de conscience de la valeur axiale de l'individu installe une logique durable. Elle produit ses effets dans le champ des sciences, puisqu'il revient au sujet de contrôler ses opérations, de les mettre en œuvre, de les critiquer, et ce travail s'étend peu à peu à tout les champs possibles de la connaissance: astronomie, biologie, physiologie, chimie... Elle déborde bien évidemment

en politique: après tout la Révolution française de 1789 s'oppose à une société par ordres où l'individu n'a que la place léguée par la tradition, au profit d'une société où l'individu est reconnu comme ayant des droits inaliénables et innés. D'où les chartes des Droits de l'homme qui attachent à la personne individuelle des faire-valoir opposables à la société, signe irrécusable de l'assise individualiste de ces droits, considérés indépendamment des devoirs concomitants. Comme on l'a vu avec Tocqueville, la démocratie est inconcevable sans la valorisation de l'individu qui s'estime en droit de contrôler les pouvoirs et qui est animé par la recherche d'une égalité des conditions toujours plus étendue. Dans cette ligne, «différence engendre haine» selon le mot de Nietzsche, si bien que l'éthos individualiste supporte de plus en plus mal, non seulement les inégalités, mais toute forme de différences: de nos jours le thème de l'égalité des sexes ou comme on dit des genres, le refus de toute forme de discrimination ou exclusion sont des marques évidentes de la pénétration de la logique individualiste dans des sphères où il n'était point évident au premier abord qu'elle puisse s'introduire. Qui plus est, nous voyons de nos jours que l'égalitarisme sur fondement individualiste ébranle nos systèmes traditionnels de parenté, comme si l'individu indifférencié pouvait faire valoir ses droits ou ses traits singuliers: légalisation des «mariages» homosexuels, homoparentalité, adoption d'enfants par des homosexuels, droit ou prétendu droit de l'individu et de tout individu à avoir un enfant, donc hors relation sexuelle, et comme lié à son seul désir, isolément considéré.

329

Car la logique individualiste ne se répand pas seulement par scissiparité de domaines en domaines. Elle est justifiée philosophiquement par certains. Elle l'est évidemment dans certaines théories politiques, qui frisent l'anarchie, comme les positions d'un Nozick, philosophe américain contemporain, qui prône un Etat minimal et une consécration la plus extensive possible des droits de l'individu. Elle l'a été au 19^{ème} siècle, notamment par les courants de pensée qui s'inspirent de Jeremy Bentham et surtout de John Stuart Mill: pour eux, l'individu est un souverain qui ne doit connaître aucune contrainte extérieure, à qui rien ne doit être imposé par l'ordre social et politique, la seule règle étant de ne pas nuire à autrui, sans interférer non plus avec les valeurs ou les convictions d'autrui. On aboutit ainsi à ces morales qui se déclarent «minimalistes» où la sphère de la liberté individuelle est la plus large possible, liberté telle qu'elle permet de justifier moralement la demande de suicide assisté, la pornographie ou la prostitution si tel est le désir ou le souhait de l'individu. La seule règle consiste à ne pas léser autrui, considéré ainsi comme

un souverain décidant par lui-même et pour lui-même, sans qu'on puisse interférer de l'extérieur sur ses positions, même si on les estime mauvaises, nocives ou moralement condamnables.

On peut donc légitimement parler d'une logique puisque ses principes se développent de manière progressive, donnant des effets dans des domaines inattendus: après tout le développement actuel de recherches en biologie, en génétique notamment, peut s'appuyer sur des demandes individuelles, pour la procréation médicalement assistée, pour le diagnostic prénatal toujours plus fin, voire un jour pour le clonage. Elle a donc pénétré ce qui parut longtemps impénétrable: la sexualité humaine et l'enquête sur le plus secret de tout, les gènes et leur possible manipulation au gré des attentes individuelles et collectives, ou au nom de recherches scientifiques qui estiment n'avoir de compte à rendre à personne d'autre (quitte à dénoncer des interférences politique et religieuses insupportables eu égard à la 'liberté' de la recherche).

Y a-t-il un futur à cette autonomie toujours plus poussée de l'individu? Au point de notre réflexion et devant l'extension séculaire d'un tel individualisme à des domaines sans cesse plus larges, on ne voit guère ce qui pourrait l'interrompre et même la neutraliser. La conquête de l'autonomie paraît irréversible, et même indépendamment de toute croyance naïve dans le progrès, force est bien d'avouer qu'on ne voit guère comment renverser un mouvement aussi impératif, aussi conquérant, aussi séduisant et convaincant pour l'individu lui-même qui trouve de plus en plus de satisfactions dans ses demandes de consommation et de comblement (sexualité, biens divers, jouissances de la vie, droits multipliés...), du moins pour ceux qui peuvent en jouir grâce à leur situation sociale.

Une fatalité inéluctable?

Sommes nous alors devant une fatalité inéluctable? Tocqueville lui-même admiratif pourtant devant l'avènement de la démocratie et de l'individualisme (ou de la rupture par rapport à une société hiérarchique ou aristocratique) avouait éprouver «une sorte de terreur religieuse produite dans l'âme... par la vue de cette révolution irrésistible». Doit-on souscrire à un diagnostic aussi inquiet?

Si les conséquences négatives (sur lesquelles je vais revenir) nous frappent, on ne doit pas oublier tout ce que nous devons à ce large mouvement: il est synonyme de l'émancipation de l'individu hors des contraintes traditionnelles souvent oppressives; il est donc lié à la promotion de la liberté personnelle; il a multiplié ses fruits dans

et par le développement des sciences et des techniques, et donc il a contribué à l'amélioration de la condition des hommes (médecine, hygiène, élargissement des communications, confort matériel, etc...); il a part à la protection de cette même liberté par un jeu toujours plus serré de droits opposables aux pouvoirs ou à l'arbitraire d'autrui; cette logique n'implique pas nécessairement le repli de l'individu sur soi: si j'ai parlé des morales individualistes, on ne peut omettre que Kant appelait l'individu à un jugement universel par lequel il manifestait sa véritable autonomie en se mesurant à l'impératif catégorique, c'est-à-dire au respect de toute autre personne. Autonomie ne signifiait pas pour ce philosophe promotion de ses désirs ou de ses attentes propres, mais aptitude à se mesurer à la loi, à l'assumer ou à se la donner personnellement, donc à se soumettre à la loi plutôt que de la soumettre à sa volonté propre. Tout ce qui devrait être appelé un authentique personnalisme est souvent ignoré de nos jours, et il est bien vrai que l'individu peut tuer la personne, que l'autonomie peut devenir et devient souvent caprice individuel et nombrilisme dans l'oubli d'autrui et de la société. Mais ces graves dérives ne peuvent cacher à quel point l'accès à l'autonomie personnelle est un bien infiniment précieux qu'il faut plutôt protéger et garantir contre un individualisme meurtrier et néfaste.

331

On ne connaît que trop bien ces effets dévastateurs: tout d'abord **l'individualisme se retourne contre l'individu**; isolé et solitaire, l'individu manque des soutiens sociaux qui lui permettaient de se structurer et d'honorer ses propres engagements; Ces manques de soutien apparaissent dans la fragilisation des engagements, maritaux notamment, mais aussi dans une extrême précarité de l'individu moderne, livré à l'angoisse, à la solitude, au manque de sens, donc à la dépression et à la recherche de paradis artificiels (drogues, sectes, fondamentalismes divers). A cet égard, Nietzsche caractérisait la modernité par le terme de décadence qu'il définissait assez précisément par le fait que la partie s'émancipe du tout, comme si le mot dans la phrase s'émancipait, ou la phrase de la page, ou la page du livre (*Le cas Wagner* § 7). Et de fait l'individualisme a pour conséquence au tout premier chef la désagrégation de l'individu lui-même, son impuissance à la maîtrise de ses pulsions, sur laquelle insistait tant Nietzsche. Mais il produit aussi de manière plus visible, la désagrégation des liens sociaux et politiques, le retrait de la vie publique au profit de la sphère privée, ou la production du «dernier homme», esclave qui passe son temps à gémir, à vivre dans le ressentiment, à se juger par rapport à autrui (ce qui est la face sombre de l'égalité des conditions et de la rivalité mimétique), à se dégrader à ses propres

yeux, donc à se féliciter de sa propre faiblesse et impuissance, ou à se satisfaire de son «petit bonheur» toujours évanescant.

Tel est d'ailleurs le **nihilisme**: l'absence du sens, mais plus encore l'idée que «les valeurs les plus hautes se dévalorisent» (quasi définition nietzschéenne du nihilisme), aboutit à ce constat que rien ne vaut, que rien ne mérite d'être poursuivi, avec comme conséquence que «la volonté manque» (*der Wille fehlt*). Décomposition de la volonté qui ne sait plus autour de quel idéal s'unifier et qui ainsi se défait du dedans et se décompose. Et en effet si rien ne vaut, seul le rien vaut, ce qui est proprement un nihilisme comme conséquence de la logique analysée plus haut. Décomposition de la volonté qui a pour corollaire la décomposition des liens sociaux, puisque l'individu n'est plus capable de les assumer ou de «se dépasser» dans des engagements ou des promesses durables.

Mais nous avons fait jusqu'ici comme si la logique individualiste pouvait se développer sans fin et sans obstacle. Ce qui vient d'être évoqué si rapidement, montre d'ailleurs qu'il n'en est rien. Car en réalité une telle logique **ne peut aller jusqu'au bout de sa propre logique**, ou alors elle devient destructrice de ses propres principes.

On pourrait puiser beaucoup dans la philosophie moderne pour montrer que les plus grandes ne donnent pas un total blanc seing à l'individualisme, même si par un paradoxe apparent, leur point de départ est en effet l'individu dans sa nudité. Ainsi en philosophie politique, Hobbes, tout à fait typique à cet égard, voit bien que la «condition naturelle» est insoutenable, car si par «droit de nature» l'individu est fondé à chercher à vivre à tout prix et par tous les moyens, s'il doit donc viser à la pleine satisfaction de son désir de vie, une telle situation se retourne contre la vie. Un passage à la «condition politique» s'impose, car la condition naturelle ne connaît que le règne de la peur et de la guerre de chacun contre chacun. Il faut donc que l'individu accepte de se soumettre aux lois de la République qui, tout en garantissant son «droit de nature», le soumette à l'obéissance envers le droit. La vraie liberté politique accepte de se limiter dans ces «chaînes» que sont les lois, hors de quoi aucune sécurité et aucune paix n'est possible. Les contraintes rigoureuses de ce passage à la condition politique ne seraient pas désavouées par Rousseau qui tout en exaltant l'individu le soumet à une «dénaturation» dans la société qu'il propose, donc à une sorte de dépassement de sa volonté particulière au profit de la volonté générale. L'individu «s'aliène», selon la formule du contrat social rousseauiste, au point que désormais c'est la Volonté générale qui doit être son guide, plutôt que sa volonté particulière.

De même l'individu ne peut accéder à lui-même, donc à la liberté que par une rigoureuse formation, tout à fait éloignée de la spontanéité pure, de la totale soumission à ses pulsions et à ses désirs. L'individu soi-disant souverain, ne peut atteindre une telle souveraineté qu'en commençant pour se soumettre et obéir. Nul plus que Nietzsche n'a insisté sur la discipline et le dressage pour parvenir à une domination de soi qui, pour lui, a nom noblesse, maîtrise, en un mot liberté (ainsi surtout dans *La Généalogie de la morale*, 2^{ème} dissertation). En d'autres termes l'individu humain ne parvient à une certaine souveraineté sur soi qu'en commençant par se soumettre à la règle, à l'interdit, diraient les psychanalystes, ou à s'engager dans ce que Nietzsche appelle encore «la promesse» de tenir ses engagements, imposée par un maître exigeant. Et en effet l'individu n'advient à soi comme personne libre et comme sujet autonome qu'à travers l'hétéronomie, affirmation qui va contre les interprétations erronées d'un kantisme vidé de sa force et plus généralement contre une certaine vulgate bornée sur la modernité «autonome». C'est que, et ceci contre la logique individualiste, l'individu est en réalité **un être relationnel**; il a besoin d'autrui, tant au plan sexuel qu'au niveau de l'acquisition du langage. Evidences élémentaires, mais bien oubliées par un individualisme aveugle. Sans doute le juste message des communautariens américains (McIntyre, Larmore ou Taylor) tient-il dans cette idée que la raison elle-même ne peut s'exercer droitement sans s'appuyer sur des traditions antécédentes et fécondes de l'acte de pensée. La logique mise à jour plus haut devient folle si elle dénie de telles évidences qui en effet la contrarient tout en la sauvant de sa folie destructrice. Et puisqu'on a fait allusion aux Droits de l'homme, est-il besoin de rappeler que la Déclaration française de 1789 parlait conjointement de «droits de l'homme et **du citoyen**», non de l'homme seul, mais d'un citoyen protégé et membre, par conséquent dépendant, d'un Etat de droit. Non un atome doté de tous les droits possibles sans reste, mais un citoyen auquel la loi rappelle ses obligations et ses devoirs en contrepartie de la garantie (d'ailleurs relative) de ses droits?

Nous le voyons par conséquent: l'avènement de l'autonomie de l'individu répond à une logique invisible, mais rigoureuse dans ses effets. Cette autonomie aboutit ainsi à un individualisme de plus en plus affirmé, même si en divers lieux selon la résistance des traditions et l'histoire de tel peuple, cette logique ne connaît pas toujours un plein déploiement. Mais on peut affirmer, sans risque de trop se tromper, que même là où le holisme domine encore, une telle logique a le futur pour elle et que sous des expressions diverses elle envahira

le champ social en sa totalité. Il faut affirmer pourtant aussi qu'une telle logique ne peut s'emparer de la totalité des relations humains: elle ne peut aboutir sans des dommages graves, et par conséquent, de même qu'il faut tenter de comprendre la nature de cette logique, il faut éviter toute «terreur religieuse» (pour parler comme Tocqueville) devant elle, car elle ne peut que produire à la longue ses contre-effets: certains sont redoutables par exemple dans l'attrait pour les sectes ou les fondamentalisme censés rassurer un individu désaxé, ou dans les divers communautarismes ; d'autres paraissent encourageants comme la redécouverte de la réalité relationnelle de l'individu, sensible par exemple dans les philosophies qui insistent sur la «reconnaissance», donc sur la nécessité pour l'individu d'asseoir son existence dans un jeu relationnel où il trouve sens et vitalité (par exemple Charles Taylor, Nancy Fraser, et surtout Axel Honneth).

Lecture théologique

 334

La tendance est forte du côté des chrétiens, surtout catholiques, soit de se situer en extériorité par rapport à la logique individualiste, soit, plus encore, de la juger néfaste, en tant cas totalement étrangère, voire hostile à une foi chrétienne qui doit la combattre et la vaincre. Or cette position est illusoire: d'abord parce que si nous avons bel et bien affaire à une logique, indignations et condamnations formelles seront de peu d'efficacité sur elle, ensuite et surtout parce que la mise en place d'une telle logique n'est pas extérieure au christianisme lui-même. Il faut même aller jusqu'à dire que cette logique n'aurait pas pu se mettre en place et s'imposer sans le christianisme.

Comment nier en effet que le christianisme a bouleversé l'univers de la pensée grecque en insistant sur la valeur de la personne en tant que telle. N'est-elle pas appelée à une destinée éternelle qui va bien au-delà de la destinée de la cité humaine? Car si, comme le dit Jacques Maritain, parfaitement fidèle ici à la pensée thomiste, «l'homme est engagé tout entier comme partie de la société politique..., cependant il n'est pas partie de la société civile *en vertu de lui-même tout entier* et en vertu de tout ce qui est en lui» (*Les Droits de l'homme*, DDB 1989, p. 29). Une telle affirmation présuppose la vocation proprement divine ou surnaturelle de l'homme qui inclut, mais dépasse sa vocation politique. Même si la foi chrétienne n'oublie jamais l'insertion sociale et communautaire de la personne, elle affirme centralement que l'homme est image de Dieu, doté ainsi en tant que tel d'une valeur infinie, qu'il est personnellement aimé de Dieu dans le Fils Unique et appelé à vivre de son Esprit. Par de telles affirmations qui pourraient

être multipliées, il ne fait guère de doute que la semence de la Bonne Nouvelle qui annonce un tel appel à participer au Royaume de Dieu et propose la promesse d'une vie divine éternelle, valorise la subjectivité et l'aptitude de chacun à suivre la loi de charité. La promotion de la personne va de pair avec l'appel à la conscience, comme le montre cette stupéfiante affirmation de saint Paul dans son *Épître aux Romains* (chapitre 2, verset 15), selon laquelle leur conscience tient lieu de loi pour les païens; elle va donc de pair aussi avec la mise en valeur d'une personne individuelle qui comme tel peut et doit juger, peser, apprécier et s'engager sur ce qui lui semble meilleur, et qui peut être contraire à la fidélité littérale aux lois.

Cette semence jetée dans l'humanité ne pouvait pas ne pas produire sur le long terme une prise de conscience progressive de la valeur de la personne, et contribuer ainsi à l'émergence de la logique dont nous avons parlé plus haut. Certes une semence ne donne pas de fruits immédiats, elle doit trouver un sol fécond, elle peut être contrariée dans son développement, et nous ne devons donc pas imaginer des relations simples et claires entre christianisme et logique de l'individualisme. Néanmoins la valorisation de la subjectivité a conduit, pour ne prendre qu'un exemple significatif, à valoriser contre les pressions sociales et les arrangements entre familles, la promesse de vie commune des conjoints dans le mariage: et elle marque incontestablement aussi la conception d'une morale qui fait beaucoup plus appel à la liberté ou à la conscience qu'au strict respect de la Loi.

335

Ainsi d'un point de vue théologique, peut-on conclure que la subjectivité moderne, et donc aussi l'un de ses effets, l'individualisme, n'auraient pas été concevables sans les ressources symboliques du christianisme. Au lieu donc de désavouer un tel mouvement, caractéristique de la modernité, il faut tout à l'inverse reconnaître une paternité et se donner le droit et le devoir en conséquence de remédier à ce que cette logique peut avoir de pernicieux. Car où l'individualisme trouvera-t-il ses nécessaires corrections mieux que dans une religion qui à la fois peut le comprendre du dedans puisqu'elle constitue l'une de ses sources, dénoncer ces limites et apporter les corrections nécessaires?

Le christianisme tient en effet à deux thèses, pour ne retenir que celles-ci, qui peuvent parer aux dangers d'un individualisme dominant. **D'abord**, mais je l'ai déjà signalé, il tient que la personne, si valorisée soit-elle, ne vaut que dans un jeu de relations: elle tient sa dignité et son identité de son rapport à un Dieu Père (image de Dieu, filiation divine, inhabitation de l'Esprit...); elle n'accède à elle-même que dans un jeu relationnel hors duquel elle ne parvient pas

à s'arracher à son narcissisme: être de langage, la personne se structure à rencontrer la Parole sous toutes ses formes (divine, parentale, sociale...); elle n'actualise sa dignité qu'à tenir elle-même sa Parole, donc à s'engager dans un processus d'échange où elle se fortifie et noue des liens avec autrui comme avec Dieu. N'y a-t-il pas là une possible parade contre le nihilisme? Celui-ci en effet professe la vanité et la perversité des valeurs les plus hautes; il confirme la volonté dans son impuissance, du moins si l'on s'en tient à la position nietzschéenne. Mais se découvrir interpellé par une Parole tout aimante, par une annonce, par une offre d'Alliance qui sollicite à exister, à tenir debout et à marcher, par un message qui suscite la liberté et sa réponse positive, n'est-ce pas un contre-poison d'un nihilisme qui prétend l'inverse? Au fond le message chrétien offre les conditions de possibilité de surmonter le nihilisme en offrant à l'humanité les ressources pour ne pas désespérer d'elle-même ou de s'abîmer dans le repli sur soi.

Ensuite contre l'idée souvent folle d'une autonomie totale en sorte que l'individu ne devrait rien à autrui, mais se donnerait à lui-même et par lui-même toutes les ressources de son existence, le christianisme affirme avec force que tout ce qui est est don de Dieu, créé par pure gratuité, donc que toute chose, la nature elle-même comme chacun de nous, est en dette d'un Autre, et par suite en dépendance de son acte créateur généreux. Rien n'est totale source de soi, affirmation qui interdit le repli narcissique sur soi en rappelant à chacun qu'il se reçoit d'un autre et qu'il n'est donc ni sa propre origine ni sa propre source. Ouverture libératrice puisque cette dette est plutôt un don qui appelle un contre-don, une réponse amoureuse envers Celui qui nous donne tout, réponse qui institue une existence humaine dans une autre logique que celle de l'individualisme: logique de la surabondance, de la générosité, de la gratuité, dont le *Sermon sur la montagne* serait la charte fondatrice, féconde, inspiratrice pour chacun à la mesure de sa générosité et de son ouverture à l'Esprit. Le futur de l'autonomie ne sera pas destructeur que s'il trouve sa contre-partie et sa correction dans la confrontation avec une telle logique de la surabondance et de la générosité qui décentre l'individu vers autre chose que soi, et le libère par conséquent pour une authentique jouissance de soi et pour un engagement fécond au service d'autrui. Au fond il est erroné d'opposer hétéronomie et autonomie de la personne et de l'individu, puisque l'hétéronomie (se recevoir d'un autre ou des autres) est la condition de possibilité de l'autonomie, laquelle d'ailleurs

n'est jamais acquise comme une qualité dont on pourrait jouir sans avoir toujours à la conquérir.

Cette analyse, bien trop rapide et sommaire pour un sujet aussi vaste et complexe, peut se conclure en quelques mots ou en quelques propositions ouvertes à la contestation et au dialogue. Oui l'individualisme actuel n'est pas une mode; il répond à une logique fortement enracinée dans le passé et dont on peut légitimement parier qu'elle a un futur imprévisible. Mais ce qui peut paraître comme une fatalité effrayante parce que non maîtrisable peut et doit pourtant être contrée; sauf à s'abandonner à cette terreur évoquée par Tocqueville, il faut plutôt admettre qu'une telle logique révèle ses propres limites. Le nihilisme qu'elle engendre n'est pas le dernier mot de tout. Pour un chrétien en particulier, se savoir appelé et convoqué par une Parole de salut constitue une évidente parade au nihilisme: la volonté peut se fortifier en se sachant interpellé, et donc sollicitée à être à la hauteur de sa vocation humaine et proprement divine.

Paul Valadier sj
Enseignant émérite Centre «Sèvres»- Facultés jésuites de Paris
Directeur des Archives de Philosophie
paul.valadier@jesuites.com